

Franck MICHEL

LE VOYAGE À LA CROISÉE DES ROUTES

Chroniques d'un monde en mouvement qui
marche gravement sur la tête



EXTRAITS

Sommaire, présentation & 1er chapitre

© Éditions L'Harmattan – février 2016

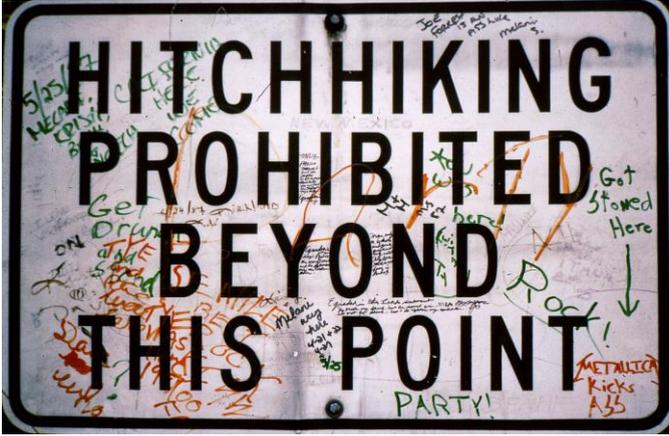
Sommaire

Pour bien commencer... (11)

1. De l'autononomie, ou de l'émergence d'une autre voie pour ici, ailleurs et maintenant (15)
2. De la joie de vivre et du bon plaisir de voyager librement (57)
3. Continuer à se marrer et à voyager en toute liberté... et revenir aux sources du voyage (77)
4. Chemins de traverse & voies mythiques (87)
5. Diktats touristiques et injonctions voyageuses (101)
6. Travailleurs, trimardeurs, voyageurs, voyeurs (109)
7. Risques de mésaventures et périls des aventures (117)
8. Des idiots du voyage et des îlots de passage, des îles et des illusions (127)
9. Du bonheur sur terre à la liberté de circuler (135)
10. Pour une autre Europe grâce aux réfugiés (151)
11. Voyages d'affaires, sites à faire et *sex in the city*, tout un programme ! (173)
12. De l'imagination et du courage au pouvoir (191)
13. Bons voyages alternatifs et *very bad trips* explosifs (217)

« *Le monde est un vaisseau
dans un voyage sans retour.* »

Herman Melville, *Moby Dick*, 1851



À tous les exilés, migrants, réfugiés, nomades, flâneurs, errants,
Roms, stoppeurs, voyageurs et même touristes, qui parcourent
le monde à la recherche de convivialité et d’aventure humaine.

A toutes celle et tous ceux qui partent de chez eux en quête
d’un havre de paix et d’un espace de liberté.

A toutes celles et tous ceux qui arrivent sur les rives de l’ailleurs
avec l’espoir de trouver un refuge voire un foyer, mais surtout
un peu d’amitié en retour et peut-être même de l’amour à
partager.

Vaste programme pour une planète qui ne tourne pas rond,
mais à l’heure des lois liberticides et des populismes en vogue, il
n’est pas encore interdit de rêver...

Pour bien commencer...

« *Il faut moins de courage pour devenir explorateur qu'expert-comptable.* »

Peter Fleming

Courage et résistance. Deux qualités pour se dresser contre l'abject, l'injustice et l'intolérance. Contre l'ennui, la désespérance et l'immobilisme aussi. Pourtant, d'emblée, le constat émis par Peter Fleming, arpenteur d'une Asie centrale pas encore à feu et à sang, est clair et sans appel : le fait de courir le monde est un acte moins téméraire que ne l'est celui de cultiver son chez-soi. Autrement dit, un fonctionnaire bon teint n'échappera pas moins à la déprime qu'un aventurier mal rasé. Dans la vie, comme sur la route, ce qui est le plus dur n'est pas toujours ce qu'on pense. C'est ce qu'on expérimente.

Sagesse et révolte. Deux autres vertus indispensables pour s'élever et justement s'indigner, et si possible rendre notre monde actuel un peu plus vivable. Il en a terriblement besoin. Sagesse et révolte, deux états d'esprit, deux étapes incontournables aussi, qu'illustrent par exemple les deux figures mythiques, voire mystiques, du Bouddha et du Che (*tous deux ici réunis, au nord de la Thaïlande dans une pagode, voir photo en face*). Pourtant, l'éveil de l'un et le combat de l'autre ne se rapprochent pas naturellement, ils auraient néanmoins tellement à gagner à unir leurs deux forces : spirituelle et politique. Toujours avec bonheur et jouissance, respect et liberté.

Le monde en perdition dans lequel désormais nous survivons a besoin d'utopies et d'idées. Pas celles d'hier, usées jusqu'à la lie et incapables de raisonner le présent, mais celles du futur. Innovantes et créatrices, libres et autonomes. Et demain commence aujourd'hui. Ici et maintenant.

L'autonomadie¹, terme reliant autonomie et nomadisme, effectue un grand écart qui n'a rien à envier à celui qui réunit la sagesse et la révolte, toutes les deux étant par ailleurs d'importantes composantes de l'autonomadie dont les idéaux

imprègnent le modeste recueil qui est sous vos yeux, sur votre table ou sur votre tablette. Lire aussi est un acte de résistance.

En treize chapitres, le présent ouvrage rassemble – à l'exception du long premier chapitre, entièrement inédit – des textes initialement publiés sur le site de « La croisée des routes » ([www.croiseedesroutes](http://www.croiseedesroutes.com)), notamment une série de chroniques mensuelles (« Histoire(s) des voyages ») parues au fil de l'année 2015. Une année pas comme les autres, entachée de tragédies et d'interrogations, qui redessinent les cartes du monde.



L'alternative nomade chère à Bruce Chatwin, l'appel de la forêt de Jack London, l'usage du monde si joliment mis en pages par Nicolas Bouvier, la quête du bonheur et de l'altruisme des sages de partout, l'indignation de Stéphane Hessel, l'insurrection des consciences de Pierre Rabhi, sans oublier le riche vivier des idées libertaires, toutes ces pensées vives incarnent l'autonomadie de nos vœux. Le nomadisme et l'autonomie sont des clés pour ouvrir sinon défoncer les portes de notre avenir à tous. Avec du mordant et de l'optimisme, la « voie autonome » représente l'un des chemins possibles pour sortir de l'impasse actuelle. De l'obscurantisme tout court.

Ces écrits s'échelonnent donc tout au long de l'année 2015, une année marquée par le doute et la peur. Ils ont été rédigés entre le 7 janvier (premiers attentats terroristes de Paris) et le 7 décembre 2015 (après la seconde série très meurtrière d'attentats terroristes du 13 novembre à Paris et au lendemain de la vague électorale du Front national en France).

A l'extrémisme religieux répond l'extrémisme politique. Fascisme vert islamiste contre fascisme brun d'extrême droite... La religion et la politique sont au cœur de la crise qui gangrène la France en particulier et l'Europe en général. « *Si Dieu existait réellement, il faudrait le faire disparaître. (...) Le pouvoir ne doit pas être conquis, il doit être détruit* » écrivait à la fin du XIXe siècle l'anarchiste Michel Bakounine. Ça reste d'actualité.

Nul doute qu'il faudra bien, à tous les niveaux, revoir nos manières de gouverner, nos manières de croire, bref nos manières de réapprendre à vivre ensemble. Voyager est une option, tout comme l'émigration et/ou l'immigration. Partir peut être une fuite ou une libération. Mais, au-delà du voyage perçu comme évasion ou comme survie, il y a une manière de voyager sur place pour contribuer à faire bouger les choses.

1. Pour aller plus loin que le recueil que vous tenez entre vos mains, ou visionnez sur vos écrans, lire mon ouvrage *Routes, éloge de l'autonomie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*, 620 pages, paru aux Presses de l'Université Laval, Québec, en 2009, ainsi mes six ouvrages sur le voyage parus aux éditions Livres du monde (Annecy) entre 2011 et 2016. Chez L'Harmattan, consulter mes livres précédents publiés dans la collection « *Tourismes & Sociétés* », notamment *Au détour des routes*, un recueil de chroniques asiatiques et américaines, paru au printemps 2015.

De l'autonomadie, ou de l'émergence d'une autre voie pour ici, ailleurs et maintenant

« Le voyage pour moi, ce n'est pas arriver, c'est partir. C'est l'imprévu de la prochaine escale, c'est le désir jamais comblé de connaître sans cesse autre chose, c'est demain, éternellement demain. »

Roland Dorgelès

Demain commence maintenant. Alors je vais commencer ce livre en évitant de projeter pour demain ce qui peut et doit être pensé aujourd'hui. Si le temps est bon et rédempteur, il joue parfois contre nous. Notre trouble époque n'a guère le temps de le voir défilier. Elle doit vivre avec et même tenter de le rendre meilleur. Certes, les conflits armés d'un bout à l'autre de la planète, la menace terroriste et le réchauffement climatique partout à l'œuvre ne contribuent pas à la moindre amélioration et ne tendent guère à l'espoir. Mais l'urgence est là... et le temps en vient à manquer. Pour se réveiller et se bouger.

En 2015, on aura vu le monde trembler et se réchauffer en permanence, on ne parle plus que des menaces islamistes et écologiques, sur fond de discours nationalistes et de montée en puissance des populismes. La haine à gangrené une planète entière qui ne tourne plus rond du tout. A se demander si elle tourne encore tout court.

Des mondes musulmans, démons islamistes

D'un monde arabe à l'autre, d'un islam à l'autre, d'une époque à l'autre. Ecrivain, voyageur et poète arabe du XIIe siècle, né à Alexandrie, Ibn Kalakis, aurait laissé à la postérité cette phrase – lancée sous forme d'injonction salutaire – riche de sens : *« Voyage, si tu ambitionnes une valeur certaine. C'est en*

parcourant les cieux que le croissant devient pleine lune ». Aujourd'hui, du Sahel à l'Arabie Saoudite, les bédouins sont devenus fainéants, trop de pétrodollars ont contribué à tuer les mobilités altruistes et saines pour ne conserver que les transactions financières malsaines...

Originaire d'Afghanistan, le célèbre poète Rûmi – Djalâl od-Dîn Rûmî pour être plus précis – est un mystique persan du XIII^e siècle qui a profondément influencé le soufisme. Surnommé « *mevlânâ* » (« *maître* »), son nom reste attaché à l'ordre des « derviches tourneurs », une confrérie qui a notamment donné ses lettres de noblesse à la cité turque de Konya. Rûmi fut un réel « passeur de cultures » dont notre monde plus massacré que sacré manque si cruellement aujourd'hui. Danses, transes et mysticisme sont au cœur des traditions soufies. Ses écrits sont de véritables odes (« *ghazals* ») à la tolérance : « *Qui que tu sois, viens, viens. Même si tu es un athée, c'est ici la demeure de l'espoir. (...) La femme est le rayon de la lumière divine* ». Une autre époque, un autre islam.

A l'exception de quelques oasis de vie (comme, pour rester dans le monde sunnite, dans certains lieux de Tunisie, du Liban ou d'Indonésie, par exemple), le wahhabisme et le salafisme ont, au fil du temps et des fortunes déversées par les pétromonarchies du Golfe, modifié la donne et renversé la tendance. Après la tolérance et l'ouverture, l'intolérance et la fermeture, jusqu'à la charia et aux tenues vestimentaires lugubres et grillagées pour les femmes.

Avec Rûmi et quelques autres, on est à des années-lumière des diatribes et délires du jour et de la nuit de Daech, et donc des analphabètes ou fanatiques de l'islam ultra-radical, qui sont des voyous bien plus que des musulmans. Lesdits combattants de Daech nient la vie au point de réduire à néant toutes les animations et expressions culturelles sources de joie et de connaissance : musique, chant et danse sont ainsi proscrits par des gens qui n'ont plus que la haine à partager.

Dans *Le prophète*, paru en 1923, le libanais arabo-chrétien Khalil Gibran écrivait pour sa part : « *Qu'est-ce donc que mourir, si ce n'est s'offrir nu au vent et s'évaporer au soleil ? Quand vous aurez bu à la rivière du silence, alors seulement vous pourrez véritablement chanter. Et*

lorsque vous aurez atteint le sommet de la montagne, vous commencerez à monter. Et dès lors que la terre aura réclamé votre corps, vous saurez enfin danser». Le problème avec la culture, c'est qu'elle est vivante, c'est ce qui gêne ceux qui ne rêvent que d'éteindre les Lumières d'Orient. A n'y prendre garde, les extrémistes musulmans parviendront à leurs fins.

Le temps trop long mais hélas très présent joue en leur faveur : depuis l'éclatement de l'empire ottoman et l'affirmation des Etats-nations et des fondamentalismes religieux, le riche syncrétisme de toutes les spiritualités du monde arabe a lui aussi éclaté au cours du sanglant XXe siècle.

Paris est une fête, mais le monde a la gueule de bois

La fête garde un goût amer mais la vie doit continuer. Depuis le 13 novembre 2015, et les 130 morts des attentats de Paris, la France vit comme en sursis, avec un « état d'exception » dû à la menace terroriste permanente. Cette situation n'est cependant guère propice à redorer le blason d'une démocratie en quête de nouveaux idéaux, voire d'une nouvelle espérance pour les plus convertis à la « *res publica* ». Le fantasme du coup d'Etat permanent a laissé la place, en ce temps de vent mauvais, au retour d'un esprit national qui vire toujours, un moment donné, au nationalisme et à l'obscurantisme, qu'il soit sacré ou laïc.

L'Etat d'urgence est d'abord un état de stress. Des militaires et des policiers qui patrouillent sur tout le territoire à tout moment génèrent et entretiennent une angoisse généralisée. Une peur anxieuse au mieux mais suicidaire au pire. Il va pourtant nous falloir réapprendre à vivre ensemble, par-delà le mal et au-delà de la haine qui se répand comme une traînée de poudre dans les moindres interstices de la société. Revoyons « M le maudit », le génial film de Fritz Lang, sorti dans les salles allemandes en 1931, deux ans avant l'avènement du régime nazi et la montée toute légale d'Hitler sur les plus hautes marches du pouvoir. L'historien Marc Ferro estime que ce film avant-gardiste – le premier « parlé » de Fritz Lang qui, précédemment, avait réalisé « Métropolis », chef d'œuvre du

genre muet – annonçait l'arrivée prochaine aux affaires du Troisième Reich. En effet, « M le maudit » est une terrible fresque sociale sur la peur qui soudain s'étend comme une mauvaise herbe ou une méchante tâche d'huile, une histoire banale qui met en scène la délation des uns, le cynisme des autres et la suspicion de tous. La petite histoire, sans prévenir, va engendrer la grande histoire. Du banal on vire au tragique.

C'est tout le risque auquel on assiste aujourd'hui, en 2016, soit 75 années plus tard. Le regard froid mais lucide de Fritz Lang est d'une brûlante actualité. Avec l'extrémisme islamiste d'un côté et l'extrême droite populiste et nationaliste de l'autre, l'heure n'est pas à la modération. La voie médiane apparaît plus ringarde que jamais, et les renvois à l'histoire ne sont plus considérés comme anachroniques. Cela n'augure de rien de bon, il faut bien l'avouer, c'est d'autant plus évident que ce ne sont pas des politiciens décrédibilisés et un marché européen versé dans la finance et le seul capitalisme qui contribueront à renverser la tendance et donc la table. Il n'y a plus vraiment de matin calme même si le soleil se lève toujours à l'est, l'Orient est rouge c'est bien connu mais le grand soir sur Terre quant à lui attendra, l'objectif immédiat étant, pour celles et ceux qui restent debout, d'éviter absolument de sombrer dans la terreur pour tous, de tomber au cœur d'une nuit blanche très noire, où la dure survie s'accroche à la nuit et au brouillard, car le pire n'est jamais à exclure à l'heure des barbares.

Notre époque ne doit en aucun cas se voiler la face. Le fond de l'air n'est plus rouge – cette couleur est passée de mode, temporairement du moins) – mais revêt des atours étrangement tricolores : *vert* (pour l'islamo-fascisme morbide), *brun* (pour l'extrême droite) et *or/jaune* (pour l'ultra-capitalisme ravageur). Le noir, comme on sait, est une belle couleur sujette à débat : si de voyous-combattants islamistes d'un côté et des facho-nostalgiques des « chemises noires » de l'autre revendiquent le noir comme étendard, je ne leur ferai pas ce plaisir. Je préfère laisser le noir à Léo Ferré et à Georges Brassens et à tous ceux qui défendent la liberté quitte, mais seulement s'il le faut, à prendre les armes pour la défendre.

2015, entre 1984 et 2084 ?

2015 est une année décidément orwellienne, où le meilleur des mondes relève du pire cauchemar. *2084* de Boualem Sansal, paru neuf mois après *Soumission* de Michel Houellebecq, propose une relecture du *1984* de George Orwell à la lumière de l'actualité la plus crue, celle de la religion devenue extrémiste, notamment par le biais de l'islam radical. En l'espace de quelques mois, d'un roman à l'autre, et après plusieurs attentats et une progression notoire des sbires de Daech, le gouvernement musulman modéré imaginé par Houellebecq s'est mué en régime islamiste fanatique chez Sansal. Inexorablement la trame de la fiction apocalyptique de *2084* interpelle et questionne notre destin à tous.

« *La dictature s'épanouit sur le terreau de l'ignorance* » écrivait George Orwell dans son roman de fiction plus vraie que nature, *1984*, rédigé en 1948. Dans *2084*, paru en 2015, Boualem Sansal décrit une possible fin du monde dans une apocalypse théocratique, au moins aussi totalitaire que la vision d'Orwell... En 1984, Big Brother domine et terrorise la planète et la pensée de tous ; en 2084, c'est désormais Yölah, dieu unique et tyrannique, qui fait régner sa loi divine et mortifère au cœur de l'Abistan-monde, ce royaume exalté du « *bonheur de la foi sans questions* ». En résumé, avec le temps qui trépasse l'humanisme, le fascisme brun est devenu vert, car en l'espace de 70 ans le totalitarisme hitléro-stalinien a fait place nette au totalitarisme religieux des fous d'Allah... Si le passé est ainsi occulté et ses leçons jetées dans ses oubliettes, voilà que la littérature s'arroge le droit, et même le devoir, de nous rappeler la place de l'Histoire dans nos fragiles et mortelles civilisations.

Si je partage globalement le sévère pessimisme (le réalisme ?) de Boualem Sansal, ma façon de broyer du noir n'est pas exactement de même nature. Lui mise un brin fataliste pour l'irréparable pouvoir totalitaire d'un islam radical qui s'abattra sur l'ensemble de la planète ; pour ma part, puisqu'on est ici dans le registre de la prospective, j'agréerai plutôt pour un autre totalitarisme à l'échelle mondiale : celui d'une dictature globale menée par des régimes autoritaires, populistes, devenant

de plus en plus totalitaires avec le temps. Si l'horreur islamiste s'affiche aujourd'hui sur tous les écrans rendant notre quotidien plus anxiogène que jamais, elle vit sans doute son apogée : son chant du cygne n'est peut-être pas loin, et d'ailleurs l'évolution de la situation – et du reflux de l'islam radical – dépend de la volonté des démocraties d'en découdre une bonne fois pour toutes et d'arrêter de s'accoler avec des alliés et des monarchies, aussi moyenâgeuses que moyen-orientales, résolument infréquentables. L'âge d'or morbide d'un islam sordide est peut-être déjà derrière nous, tandis qu'une alliance des nouveaux fascismes – dont la Russie et la Chine pourraient demain former les modèles – ne sont qu'à l'état d'ébauche. Si notre siècle est effectivement gangréné par la religion, il risque d'être détruit par la face sombre de la politique, avec ses pires aspects géopolitiques, militaires et financiers. Le jeu dangereux mené par la Turquie d'Erdogan en est une triste illustration.

Les dictateurs ne sont pas tous idiots ou fous, mais tous sont bourrés de certitudes et de testostérone à revendre. Avec de l'ego gonflé à bloc et de l'arrogance à gogo, ce sont leurs certitudes qui risquent de mener demain notre monde à sa perte. « *L'ennui dans ce monde, c'est que les idiots sont sûrs d'eux et les gens sensés pleins de doutes* », précisait Bertrand Russell... Un dictateur qui arrive au pouvoir et fera tout pour le garder évacuera toute notion de doute. La force sera toujours sa principale arme. De ce fait, son monde parfait à lui n'en sera que plus tragique pour tous les autres. L'effondrement du politique n'est donc compensé pour le moment que par le surinvestissement du religieux, en attendant qu'un totalitarisme nouvelle formule, et rien ne nous invite à s'en réjouir, ne reprenne le dessus... Un totalitarisme peut en cacher un autre.

N'oublions pas qu'une dictature, quelle que soit sa nature, ne peut en aucun cas s'adoucir, se démocratiser, sinon dans des opérations sournoises de marketing politique (l'exemple birman le montre depuis des années). Si elle s'humanise, c'est qu'elle n'existe plus. Ce n'est qu'en tombant à terre et en disparaissant à tout jamais qu'une dictature peut éventuellement engendrer une réelle démocratie. De son côté, toute démocratie trop fragilisée, reniant ses principes ou faisant trop de concessions,

risque à tout instant de basculer dans le totalitarisme. Dans son essai *Propagande, médias et démocratie* (2000), Noam Chomsky souligne que « *la propagande est à la société démocratique ce qu'est la matraque à l'État totalitaire* ». C'est un peu court mais il y a du vrai dans cette déclaration. Et quand des lois liberticides sont démocratiquement votées, le passage d'un état à l'autre se fait presque « en douceur », cyniquement, mais réellement.

Médias, faux et infos, intox et boxe

Des médias conciliants ou corrompus, à la déontologie parfois lascive ou factice, hypothèquent les libertés fondamentales qui caractérisent les ultimes démocraties sur terre. Ces dernières décennies, le journalisme a connu de fortes mutations. De fortes allégeances. A ce propos, on trouve souvent quelque intérêt à explorer les écrits du passé. En mai 1885 – il y a exactement 130 ans – Octave Mirbeau décrivait déjà les dérives et l'inconsistance du « *journalisme français* », qui avait bien de la peine à se légitimer, lui qui « *abaisse tout, déforme tout, les hommes et les idées* ». Mais lisons plutôt l'auteur du *Journal d'une femme de chambre*, qui attaque au vitriol, mais en bonne et due forme : « *Il en est du journalisme comme des gouvernements : le public n'a jamais que les journaux qu'il mérite, et les journaux d'aujourd'hui sont en décadence aussi profonde que l'est le public lui-même. Lisez un journal parisien, et vous avez le niveau presque mathématique de l'intelligence parisienne, de ses légèretés, de ses ignorances, de ses inquiétudes, de ses abêtissements. Au lieu de marcher de l'avant, le journalisme, chez nous, retourne en arrière. (...) A part quelques rares feuilles, qui sont l'honneur du journalisme français et sauvegardent encore un peu, de par le monde, sa réputation, il n'y a vraiment plus ce qu'on peut appeler un journal. Les uns s'embourbent dans la politique de groupe et ne servent, au détriment de toutes choses, que des intérêts étroits et des ambitions personnelles ; les autres, suivant les traditions charivariques, bornent leur horizon aux racontars parisiens* » (cité dans *Combats littéraires*, 2006).

On croirait ici lire une tribune virulente de 2015... mais Octave Mirbeau, si bien inspiré dans la seconde partie de sa vie, a rédigé ces lignes en 1885. Le passé, décidément, lorsque

l'avenir s'annonce des plus flous, éclaire utilement le présent. Si seulement les Européens, à commencer par les Français, pouvaient s'en souvenir, à l'heure où une profonde vague de populo-nationalisme atteint ce vieux continent, bercé d'illusions mais perdu dans l'océan d'une mondialisation qui le dépasse.

Dans une France frileuse et dévouée à un parisianisme parfois minable, il est de bon ton de critiquer durement, parfois pour de bonnes raisons, mais souvent pour des mauvaises, les écrits et les idées qui ne cadrent pas avec les décrets émis par les gardiens officiels de la bien-pensance. Une galaxie invisible d'intellectuels voit sa parole confisquée en raison de médias et d'organes de presse placés à la botte sinon du pouvoir en tout cas des grands groupes qui tentent de modeler notre vie culturelle. En nous vendant des « produits culturels » prémâchés faisant de la sorte beaucoup de mal aux biens culturels.

Si les écrivains et artistes, bon gré mal gré « alternatifs », n'ont guère voie au chapitre, des étoiles brillant au firmament du cosmos peuvent aussi être mises à l'index en attendant l'échafaud : qu'on aime ou pas Michel Onfray, il est le parfait exemple. Il faut dézinguer certaines idoles, accuser les mécréants qui récusent la pensée dominante, c'est sans doute notre époque vouée à la mollesse qui exprime ainsi son besoin maladif de dénicher de nouveaux « réactionnaires ». Une façon assurément pour la société en place de se donner bonne conscience. A l'heure des démissions et des compromissions.

Certes, des vrais réacs, il en existe une belle tripotée (on les connaît, on ne va pas les citer ici), mais – comme pour l'islam – le climat se réchauffe et le temps est à l'amalgame sur tous les fronts, nationaux surtout. Soyons clairs : touche-à-tout parfois approximatif mais réel débroussailleur et bûcheur, Michel Onfray n'est pas dieu sur terre ni même son gourou dans le cosmos, il ne manquerait plus que cela pour un libertaire affiché. Pourtant, l'œuvre et le parcours du philosophe – des essais libertaires indispensables à l'existence de l'université populaire de Caen, entre autres – sont clairement plus cohérentes, travaillées et militantes que ceux d'un courtisan opportuniste et reconverti au libéralisme de salon comme Laurent Joffrin ou Philippe Val, parmi tant d'autres.

Les intellectuels à chemise blanche, ayant leurs ronds de table dans les rédactions d'une presse de moins en moins indépendante, soucieux du buzz médiatique plutôt que d'idées lumineuses, côtoient sans vergogne l'univers d'un journalisme de caniveau. On occulte délibérément toute une frange de penseurs et d'idées qui émergent des marges. C'est le refus de ne pas rentrer dans le rang qui gênent ceux qui trônent sur la scène officielle, au demeurant plus médiatique qu'intellectuelle, relevant plus de l'industrie des loisirs que de l'univers avéré de la culture.

D'accord ou non avec les propos de tel ou tel intellectuel n'est pas l'important, l'essentiel est qu'un authentique débat démocratique puisse encore voir le jour. Ce qui n'est plus guère le cas. Les autres sons de cloche qui ne viendraient pas des chapelles officielles sont à écouter très loin des centres décisionnels ou médiatiques. En rase campagne ou dans un squat urbain, plus facilement sans doute sur un énième plateau du Larzac que sur un répétitif plateau de télévision.

La plèbe plutôt que l'élite ? Le débat ne date pas d'aujourd'hui, mais pour penser autrement, il y a de la place pour tout le monde. Ainsi, une pensée forte est-elle plus facilement dispensée par des boxeurs amoureux des mots que par des savants de salon et de pacotille. Aussi, pour affronter les défis actuels, il faudra rendre coup pour coup, avoir deux mains aguerries, relever les manches et se battre à coups de poings contre tout ce qui tentera de nous abattre. L'édition des uns peut ainsi provoquer la réédition des autres, surtout avec un bel esprit frappeur. Donnons la parole à deux penseurs, deux frappeurs, l'un notoirement extraverti l'autre plus introverti, deux boxeurs donc, aux styles et aux époques très différentes.

Le premier est du début du XXe siècle. C'est le Britannique Arthur Cravan. Bouillonnant éditeur de l'éphémère revue *Maintenant* et neveu d'Oscar Wilde, il a été critique d'art, poète rebelle et boxeur craint. Provocateur et dadaïste avant l'heure, Cravan a mystérieusement disparu au Mexique en 1918 après une existence courte mais haute en couleurs. Jamais à court d'actions fortes, ce boxeur francophile a écrit un jour : « *Tout grand artiste a le sens de la provocation. Les abrutis ne voient le*

beau que dans les belles choses ». Le peintre dada Francis Picabia dira de lui : « *J'aime mieux Arthur Cravan qui a fait le tour du monde pendant la guerre, perpétuellement obligé de changer de nationalité afin d'échapper à la bêtise humaine. Arthur Cravan s'est déguisé en soldat pour ne pas être soldat, il a fait comme tous nos amis qui se déguisent en honnête homme pour ne pas être honnête homme* ».

Le second est du début du XXI^e siècle. C'est le Norvégien Tomas Espedal, auteur d'un roman puissant paru en 2012, *Marcher (ou l'art de mener une vie dérégulée et poétique)*. Il a rangé ses gants de boxe pour faire parler sa plume. Plus pacifique que la poudre ou les poings. L'auteur reconnaît l'excitation des départs tout en avouant l'abondance de réticences à partir. Notre société nous pousse à l'enracinement. Elle nous assigne à résidence pour mieux nous rassurer au cœur de la tempête et en dépit de l'emballement général qui s'annonce. Tomas Espedal évoque Bruce Chatwin, infatigable marcheur, écrivain-voyageur s'il en est (même s'il lui est souvent arrivé d'arranger la réalité à sa sauce), qui a consacré sa trop courte vie à écrire sur les nomades qui le fascinaient : « *Dans une note préparatoire à ce qui devait être son chef d'œuvre, il attire l'attention sur le fait que le mot anglais désignant le voyage, travel, a la même étymologie que le mot travail. Un métier. Enfin. Avec Bruce Chatwin, la marche est devenue un travail, me dis-je ; il n'est pas nécessaire d'y postuler, aucun diplôme n'est exigé, il suffit de partir, de franchir la porte, quand on veut, aller tout droit, dans n'importe quelle direction, s'en aller sur la piste ouverte, sur ses deux pieds lents. Ça ne peut pas être aussi simple. Non* ». Mais le voyageur authentique, si l'on peut le nommer ainsi, ne craint pas les difficultés, les épreuves, les risques, les menaces, le vent, la pluie, les coups de soleil et les mauvaises nuits...

De la même façon qu'on est parfois bien plus profond en étant léger qu'en étant grave, comme le pense l'écrivain tchèque Milan Kundera dans *L'insoutenable légèreté de l'être*, on cogne parfois plus fort avec les mots qu'avec les poings. C'est l'angle d'attaque qui prime. La boxe et la littérature sont un même combat. Le poids des mots, le choc de la plume, il s'agit toujours de frapper quelque part si l'on souhaite crever un abcès. Continuer à penser. A panser aussi.

Véritable poids lourd quant à lui, surnommé « *The Greatest* », le boxeur américain Mohamed Ali, certes encore meilleur frappeur que penseur, a incarné un style original de boxe résumé par cette belle expression bien littéraire : « *Vole comme un papillon, pique comme l'abeille, oh, et vas-y cogne mon gars, cogne !* » ; grâce à ce militant de la Nation of Islam, opposant farouche à la guerre du Vietnam, compagnon de route de la lutte des Noirs américains, la boxe occupe ainsi une belle place au panthéon des arts véritables, quelque part entre la poésie et la danse. « *L'homme qui n'a pas d'imagination n'a pas d'ailes* » répétera Mohammed Ali. La boxe relève autant de la culture que du sport, ce en quoi elle est facteur de révolte et de changement, propice à l'éveil des consciences. Comme si prendre des coups autorisait aussi d'en donner, de plus en plus fort, et pour de bonnes et justes raisons.

De son côté, le film de Pierre Carles consacré à Pierre Bourdieu, sorti en 2001, s'intitulait-il « *La sociologie est un sport de combat* ». Tout un programme. Depuis lors, défaite par KO lobotomisé, la sociologie – et avec elle l'ensemble des sciences humaines – est retournée sur les bancs de la fac et des labos frigorifiés, loin du bruit de la rue et de la misère du monde. Rien n'est plus confortable que de radoter et de ne rien dire de fort, de risqué, de majeur.

Il ne faut pas s'étonner que les belles humanités de nos universités françaises, européennes, mondiales (au Japon, à l'automne 2015, on a annoncé la disparition de 26 universités de sciences humaines !) sont remplacées par de vulgaires écoles de commerces et des cursus imbuables et prétentieux de management à deux balles. L'efficacité c'est la rentabilité, l'intelligence et l'humanisme passent à la trappe. On a le monde qu'on mérite, celui qui nous a été imposé, car personne n'a levé le petit doigt...

La France, nouveau pays du nouveau tiers-monde ?

« *La France n'est plus que la 6e puissance mondiale : jusqu'où ira la chute ?* » titrait l'un des articles du *Figaro* au petit matin du 7 janvier 2015. A croire que la fin du monde était proche pour les

Gaulois dépossédés de gloire. L'article est passé inaperçu puisque quelques heures après, c'est tout l'Hexagone qui a vu en direct s'écrouler ses dernières illusions : les abjects attentats de *Charlie Hebdo* et les autres dans la foulée. Traumatisme national garanti et République en danger... Voilà qui va encore installer durablement la peur dans les villes et même les campagnes, dans les esprits surtout. Voilà qui va contribuer à sombrer, accentuer la descente aux abîmes, casser ce qui restait du moral des troupes, préparer le terrain des réactionnaires de tout ordre (occidental exclusivement) qui n'avaient même pas besoin d'un tel marchepied... Comment la France, encore 6^e puissance mondiale (6e sur 197 pays officiellement reconnus, pas vraiment la pire place du classement !) et jadis belle contrée avant-gardiste en matière d'idées originales et d'idéaux nouveaux, a-t-elle pu passer maître dans l'art de faire la gueule et de se plaindre pour tout et n'importe quoi ? Lubies sans aucun doute d'un vieux « grand pays », d'un puissant mais déchu empire colonial, d'un ancien peuple révolutionnaire trop fier de ses droits de l'homme réduits aujourd'hui à un bout de papier, bref d'un petit pays désormais terriblement « normal » mais qui se comporte comme un enfant verni par l'Histoire, incapable de redescendre sur terre pour affronter les nouveaux enjeux et défis.

La France, ce petit pays où il fait pourtant si bon vivre, n'en déplaît aux déclinologues/déclinistes en vogue, réagit comme un gosse trop gâté, dans un monde en forte mutation et qui exige du mouvement. Tout l'inverse du repli frileux auquel on assiste depuis trop longtemps. La France reste un pays riche même si sa puissance fait grise mine. Mais c'est surtout sa forme morale qui fait aujourd'hui défaut.

Le Bhoutan, royaume perché et perdu dans l'Himalaya, fier de son Produit de Bonheur Brut, n'est pas aussi déprimé que l'ancien royaume guerrier du Roi Soleil ; les habitants de l'île indonésienne et surpeuplée de Bali, enclave hindouiste lovée au cœur d'un océan musulman, cernée par une mondialisation touristique prédatrice et des îles voisines jalouses de son succès, vivent pourtant des jours plus heureux que de nombreux Français, de plus en plus fascinés d'ailleurs par une expatriation

sous ces tropiques, une fuite compréhensible aussi illusoire à long terme que rédemptrice sur le moment ; même le Bangladesh, où la réelle pauvreté des habitants n'est pas nécessairement synonyme de grande misère, a plus le moral et croit plus en l'avenir que le triste Hexagone. Il y a donc un vrai problème chez nous, en France tout particulièrement, et en Europe plus généralement. Les Bouthanais, Balinais et Bangladais ne sont pas aussi riches – financièrement parlant – que les Français, mais ils semblent résolument plus heureux. Une confirmation supplémentaire, s'il en fallait, que l'argent ne fait pas le bonheur. Il peut, au mieux, y aider.

Le grand problème, c'est le curseur de l'échelle de vie : il est effectivement plus difficile de dégringoler de l'échelle économique et sociale (s'échelonnant de 1 à 10), en passant de 9 à 6 par exemple (le cas de la France, à peu près) ; tandis qu'il est prometteur et même source de vrai bonheur pour une population qui passerait assez rapidement de 1 à 3 (le cas du Bangladesh, à peu près). Objectivement, alors que les Français sont placés à 6/10 sur cette échelle fictive, mais s'avouent profondément malheureux dans leur vie de tous les jours et plutôt démunis face à l'avenir, les Bangladais, qui ne sont qu'à 3/10 sur cette même échelle, s'affichent carrément positifs et plus heureux au quotidien, très optimistes quant à leur futur... Évidemment la culture et le sacré ont aussi leur mot à dire dans cette gestion différente de la vie, de la survie, et de l'après-vie.

Remonter la pente, retrouver du sens et la pêche !

Le psychiatre Boris Cyrulnik, d'un côté, a montré l'importance du concept de « résilience », cette aptitude à renaître de ses souffrances ; l'économiste Amartya Sen, d'un autre côté, a démontré que les sociétés qui entretiennent et surtout gardent leur savoir-vivre sont largement plus résistantes que les autres. Résilience et résistance surviennent dès lors qu'un savoir-vivre autochtone – intrinsèquement lié aux savoir-faire et à l'expression d'une pensée libre – non seulement se maintient mais se développe, grâce notamment à ce qu'Amartya Sen appelle « *les capacités* ». La France actuelle se montrera-t-elle

capable de surmonter le choc de la forte mutation en cours ? C'est-à-dire s'avérera-t-elle capable de dépasser ses souffrances (largement exagérées au demeurant au regard de ce qui se passe ailleurs sur la planète !), de repenser de fond en comble son modèle économique, social et culturel non pour s'adapter au monde environnant mais pour affronter les défis du futur ? Il faudra des actes et donc des acteurs pour mener à bien cet indispensable changement, avec à la clé beaucoup d'initiatives nouvelles, de tâtonnements salvateurs, bref d'ingéniosité et de courage. Le monde de demain prendra des formes inédites, soit nos contemporains vivront bien cette révolution soit ils la vivront mal. Donc pas.

La société industrielle a définitivement vécu, l'emploi est mort et presque enterré, la croissance est finie et n'est plus qu'un vœu pieu pour quelques nostalgiques. Les politiques sont frileux et refusent de regarder la vérité en face, nous allons tous aller payer cher cette mauvaise note. Mise à part l'irresponsabilité de nos gouvernants, soit impuissants devant l'ampleur de la tâche, soit de mauvaise foi et véreux dans l'âme, des raisons d'espérer sont légion. Comme souvent lorsque tout est à refaire, quand sonne l'heure d'un nouveau départ, d'une renaissance, d'une re-création qui n'a rien d'une récréation.

Notre système de représentation politique est entièrement à revoir : à l'automne 2015, trois quarts des Français considèrent que les partis politiques officiels ne les représentent plus, qu'ils ne se reconnaissent pas en eux. Les élections, telle qu'on les a connues et continuent pour certains de les vénérer, ont aussi vécu : le moment est venu d'opter d'autres choix, de miser sur d'autres voies. Le tirage au sort (partiel, en complément avec des élections plus classiques) est l'une des formes de représentation citoyenne à ré-imaginer et à réinstaurer, entre autres. On vit donc une époque formidable où TOUT est à repenser. A renverser parfois, à recréer toujours. Une sacrée aubaine de vivre à une telle époque où tout bouge, s'écroule, s'étale, où toutes les certitudes s'effondrent comme un vulgaire château de cartes volant en éclat !

Beaucoup de Bastilles restent encore à prendre. Avec ou sans convention, et avant d'être lâchement poignardé, « *de*

l'audace, de l'audace et encore de l'audace !» réclamait Danton, lançant sans le savoir un mot d'ordre qui servira de fil conducteur à la gauche républicaine pour les siècles à venir. Un mot d'ordre qui au XXI^e siècle ne résonne plus guère dans les rares tribunes progressistes pas encore passées du côté du capital. Dorénavant, l'internationalisme ne relève plus de l'utopie mais du seul marché, il ne se chante plus en cœur mais se voit coté en bourse ; à sa tête, les armées d'ouvriers ont fait place aux richissimes capitaines d'industrie et aux véreux capitalistes de la finance. Marx avait raison en écrivant que « *la religion est l'opium du peuple* ». Il a simplement oublié de préciser que l'économie de marché est son idéologie – sa *Bible* étant plus l'argent-roi que *Le Capital* – et les bourgeois capitalistes les modernes marchands du temple. De l'Antiquité à nos jours, de l'Orient à l'Occident, la religion et le business ont toujours été intrinsèquement liés.

L'histoire est là pour nous rappeler, à l'heure où des fascismes revisités sonnent à nouveau aux portes de l'Europe, et plus encore à l'intérieur même de l'Euroforteresse, que les vieux démons ne font que revêtir de nouveaux habits. N'oublions jamais – cela risquerait vite de nous coûter cher – que dans le terme « *national-socialisme* » il y a le mot « socialisme ». Ne retenir du fascisme qui croît que la dimension nationaliste serait une grave erreur. Au demeurant, une erreur déjà faite il y a 80 ans : on parle en 2015 du scandale Volkswagen, de crime écologique et de patrons corrompus : en 1935, on parlait de la « *Coccinelle* » du même Volkswagen, « *voiture du peuple* » par excellence, une auto promise à un formidable destin mondial et durable. On pourrait multiplier les exemples du « grand œuvre » des réalisations populaires « *nationaux-socialistes* ». Ne pas se laisser enfumer donc.

Un autre modèle économique est possible

Les choses essentielles à notre survie et à notre quotidien (qu'on pourrait donc appeler « les biens ») comme le logement, la santé, les études, etc., sont de plus en plus chères. Ce qui nous contraint de lutter pour mieux survivre. En même temps,

les choses superficielles, artificielles, secondaires (ces mauvais biens inutiles) sont de moins en moins chères et disponibles à tous les coins de rue de la planète. Les business des fringues à bas coût – *the fast fashion industry* – en est l'un des exemples les plus significatifs et les plus scandaleux. Il importe de sortir des frontières de l'Hexagone pour s'interroger de notre monde en peine, pour le comprendre autrement que par le seul prisme de la presse ou des médias parisiens, trop focalisés autour de leur nombril. En 2015, le monde ne tourne plus guère – plus du tout même – autour de la France, pays de fromages, de sites à visiter, et bien sûr de haute couture et même de prêt-à-porter... Il faut voir *The True Cost*, un superbe film-documentaire d'Andrew Morgan (2015) qui évoque cette tragédie actuelle qu'est l'industrie de la fringue bon marché, une histoire glauque ancrée dans l'histoire du capitalisme prédateur, avec notamment ses riches bénéficiaires (les grandes marques de vêtements) et ses pauvres et oubliés du développement (les ouvrières des usines textiles du sous-continent indien ou du Cambodge). En France, on préfère au même moment faire dans l'émotion pure et esthétisante – avec *Human* notamment, le documentaire « humaniste » à gros budget de Yann Arthus-Bertrand et de la fondation Bettencourt (*sic*), cela dit de belles images subventionnées ne suffisent pas pour réveiller les consciences engluées dans la confortable bien-pensance ! – mais, bien plus intéressant, il faut aussi mentionner le très convaincant film-documentaire *Demain* (2015), de Cyril Dion et Mélanie Laurent, une sorte de complément utile et intelligent au documentaire à charge *The True Cost*. Les réalisateurs et l'équipe de tournage de *Demain* ont sillonné dix pays afin d'enquêter sur la possible disparition de l'humanité annoncée par certains experts à l'aune de l'an 2100. Demain donc. Cette investigation autour d'une catastrophe imminente se focalise surtout – et c'est l'intérêt premier du documentaire – sur les solutions écologiques, sociales, économiques voire politiques, mises en œuvre pour tenter d'éviter le sombre pronostic. Voies alternatives suggérées par des pionniers et des utopistes, projets innovants autour de l'agroécologie, des énergies durables, de la démocratie participative, de l'éducation populaire, de l'économie solidaire,

autant de solutions positives pour penser demain comme un nouveau jour possible. Ces actions concrètes existent déjà et il importe de les multiplier. Il faut aussi descendre dans l'arène ou dans la rue, encourager ces initiatives positives au lieu de rester tranquillement chez soi, geindre en silence ou se plaindre en public, en attendant la fin du monde...

Chacun à sa façon, Paul Jorion, Frédéric Lordon, Thomas Piketty, David Graeber, Joseph Stiglitz, Bernard Stiegler et d'autres décryptent – sans souvent s'accorder – de l'état délabré de l'économie mondiale. Mais, vue la situation actuelle, le capitalisme bats indéniablement de l'aile, sans que pour l'instant une véritable alternative n'ait pu émerger de ce chaos ultralibéral planétaire.

Tomber la chemise (clin d'œil à Zebda et pour les cadres d'Air France) et dénouer la cravate, c'est déjà un bon début, certes timide, mais il faut bien commencer quelque part. Dans son essai-manifeste, *Vers la sobriété heureuse* (2010), Pierre Rabhi se veut lucide jusque dans l'habillement : « *Comment, pour tout dire, ne pas douter d'une civilisation qui a fait de la cravate le nœud coulant symbolique de la strangulation quotidienne ? Cet ornement ne serait-il pas en fait une laisse tenue par la fameuse main invisible, qui procure une sensation de libération lorsqu'elle est reléguée à la fin d'une journée dont elle a marqué la rigueur laborieuse ?* »...

Il ne faut pas se leurrer, la cravate et le marché forment une bonne paire. Un couple diabolique et nuisible. Dans son autobiographie, *Life* (2010), Keith Richards évoque l'époque de ses vingt ans, quand il postulait pour un job dans une agence de pub. Face à un jury de « *quatre frimeurs en noeux pap* », le rebelle guitariste en herbe « *déballe son book* » et découvre aussi sec la dure loi du marché : « *Hmmm, pas mal, pas mal, très prometteur. Au fait, vous savez préparer le thé ?* », questionne encore l'un des sales types cravatés d'en face. Le jeune Richards ne se démonte pas : « *Oui, mais pas pour toi* ». Puis, écrit-il, « *je suis ressorti avec mon book, ils étaient verts, je m'en souviens. J'ai mis mon book à la poubelle devant la porte. C'était la dernière fois que j'essayais de m'intégrer sagement à l'ordre social. La dernière sommation* ».

Dorénavant, au sein des Rolling Stones, le roi du riff et le plus stone du groupe laissera la pub et la com' à son ami-

ennemi de toujours, Mick Jagger. Le droit de dire non. Le devoir de refuser l'ordre établi, que d'aucuns déclarent immuable.

Une planète à sauver pour mieux y vivre

Et si montrer des solutions, raconter une histoire qui fait du bien, était la meilleure façon de résoudre les crises écologiques, économiques et sociales, que traversent nos pays ? Suite à la publication d'une étude qui annonce la possible disparition d'une partie de l'humanité d'ici 2100, Cyril Dion et Mélanie Laurent sont partis avec une équipe de quatre personnes enquêter dans dix pays pour comprendre ce qui pourrait provoquer cette catastrophe et surtout comment l'éviter. Durant leur voyage, ils ont rencontré les pionniers qui réinventent l'agriculture, l'énergie, l'économie, la démocratie et l'éducation. En mettant bout à bout ces initiatives positives et concrètes qui fonctionnent déjà, ils commencent à voir émerger ce que pourrait être le monde de demain.

Le constat est clair : c'est désormais à contre-courant que la vraie vie avancera, existera, prospérera. La consommation c'est la consolation. Une consolation de la résignation. Dans l'acte d'achat, multiplié et répété si possible, le consommateur se console de l'inaccessibilité du bonheur ; il se console de ne pas vivre vraiment, mais seulement survivre sous perfusion. Se rêvant ainsi heureux, il masque son état d'être malheureux. Au lieu de prendre les armes ou le maquis, il prend sa carte bleue. Pour arriver à ses fins consuméristes, il préfère trimer au fond d'un trou comme un bagnard que vivre au grand air comme un marginal. Personne ne force à cette servitude mais les chaînes de cet asservissement consenti le conforte et le rassure. Notre consommateur ainsi domestiqué, Orwell l'a dit dans *1984* et Sansal l'a redit dans *2084*, ne sera plus un danger pour une société aseptisée, normalisée, totalement pacifiée... parce que tout le temps en guerre contre elle-même.

Dans une Europe vieillie et défraîchie, la quête identitaire vire à l'obsession ; pourtant, plus que jamais, l'identité c'est la négation de la singularité, comme le prouve depuis vingt ans les

débats stériles mais arrogants autour de la défense de ladite identité nationale. La menace, dans ce chaos ambiant, c'est qu'aux yeux de certains qui n'y croient plus du tout, la dictature devient la forme de bonheur la plus simple, forcément totalitaire et liberticide, évidemment fausse mais tellement rassurante en cette époque de crise durable où les bonnes nouvelles se font tous les jours un peu plus rares.

Le travail c'est peut-être la santé, mais pas l'emploi !

La croissance est finie, l'emploi est mort, la vie continue mais il faut donc garder le moral et redresser la tête autrement !

En sa qualité de travailleur sans travail – car si les emplois manquent le travail « pour tous » lui ne chôme pas – le chômeur est, s'il a toutefois l'intelligence de s'en rendre compte, l'actif le plus heureux qui soit. Celui qui possède ce que tous les actifs officiels lui envient : le temps. Belle rigolade que de parler de « population active » quand on voit ce que l'expression désigne véritablement : une masse salariée aux ordres qui n'a que la liberté de se taire et de besogner. Bref, un bétail humain qui alimente le fameux « marché du travail » ! Odieuse formule pourtant vénérée par la droite comme la gauche, par le patronat comme les syndicats, par les avec et sans emplois. Il faut donc distinguer les personnes actives (celles qui font réellement des choses, notamment pour elles-mêmes et pour les autres) de ladite population active (celle qui attend un salaire à la fin du mois, et qui existe à partir des statistiques officielles du marché du labeur).

Il est difficile d'être plus actif qu'un chômeur libéré des obligations du salariat et de sa chaîne le reliant au patron, surtout s'il met « à profit » son temps libre perpétuel sur un mode enrichissant et épanouissant, « exploitant » tout ce bon temps libéré à des activités ludiques et culturelles. « *Perdre sa vie à la gagner* » est une formule dans ce cas à reléguer aux oubliettes de l'histoire du capitalisme... Beaucoup y pensent, peu le font et passent réellement à l'action. S'accommoder de la crise économique c'est en partie commencer à bien la gérer, sobrement et simplement. Etre actif c'est d'abord choisir

librement nos actions à mener. A contre-courant, alternatif, c'est mieux.

Dans l'Allemagne de la fin années 1990, un trio actif de chômeurs de Berlin a publié un « rapport d'inactivité n°1 », plus connu sous l'appellation « manifeste des chômeurs heureux ». Un bel exemple d'action collective, de résilience citoyenne, et de primauté de l'humain contre la machine infernale. Révolutionnaires d'un nouveau type, ils ont démontré que le chômage n'était finalement pas un problème mais une chance. Exactement comme l'immigration. Des chances à saisir... avant qu'elles ne soient déniées.

C'est beaucoup moins la croissance qu'il importe d'augmenter que les inégalités qu'il s'agit de réduire. La lutte contre les inégalités s'accompagne au demeurant fort bien de la lutte contre le gaspillage. Et l'urgence de la diminution nécessaire des scandaleuses inégalités, partout véhiculées par de fausses peurs et entretenues en Europe – après un pillage en règle des pays du Sud par les instances mafieuses financières – par des politiques d'austérité injustifiées, ne dépend pas de la bonne santé de la sacro-sainte croissance ! Mais la croyance au modèle économique dominant, via des prophètes ultra-libéraux, est plus forte que la dure réalité qu'affrontent les sociétés actuelles.

Il y a une décennie, Serge Latouche avait déjà justement pointé du doigt le fameux « développement », ce mythe bien ancrée d'une croyance typiquement occidentale, devenue mondiale avec le temps, avant que cet économiste alternatif, héraut de la décroissance, ne s'en prenne à « l'immondialisation », l'envers du décor d'une mondialisation que certains nous prédisaient heureuse.

A l'automne 2015, Joseph Stiglitz, Prix Nobel d'économie et pourfendeur de l'austérité en cours en Europe, publie *La grande fracture*, un brûlot salutaire qui revient utilement sur les causes des inégalités sociales qui enveniment la bonne marche du monde. L'économiste américain distingue deux luttes devenues fondamentales si l'on veut sauvegarder nos systèmes politiques modérés et nos modes de vie sinon de consommation tout en ébauchant un autre modèle économique

global : la lutte contre le réchauffement climatique et la lutte contre les inégalités.

Les distorsions et les entraves faites à nos fragiles démocraties – par exemple le financement des campagnes électorales – hypothèquent jusqu'à l'existence même de la démocratie comme système politique. Comme l'explique Stiglitz, de nos jours, seulement 1% de la population de la planète détient près de la moitié de la fortune mondiale. Dans un tel contexte international, comment peut-on encore parler de démocratie ? Et, franchement, comment avoir encore envie de la défendre bec et ongles contre tous les extrémismes en faction ? Une question lancinante à chaque nouvel appel aux urnes : élections piège à cons ? Depuis Sartre, le débat stagne...

Les crises financières et les inégalités sociales sont inextricablement mêlées. Refusant toujours la fatalité, il s'agit là pour le prix Nobel d'économie d'une question vitale, « *pour des raisons morales mais aussi économiques* », comme il le souligne encore dans *La grande fracture* (2015). Enfin, et ce n'est pas pour nous rassurer, « *l'Union européenne est en train de détruire son avenir* », précise l'économiste dans un entretien au *Monde* du 1^{er} septembre 2015, au moment où la question des réfugiés devenait primordiale.

Voilà donc encore un lanceur d'alerte qui, s'il est entendu dans une tribune officielle, n'est pas forcément écouté sur le terrain de l'action politique.

Une démocratie toujours plus bureaucratique

Dans son récent livre au mot-titre révélateur, *Bureaucratie* (2015), l'anthropologue américain David Graeber décrypte la mainmise des bureaucrates et le déploiement de la paperasse jusqu'aux moindres recoins de notre vie quotidienne. Ce tenant d'une anthropologie aux contours anarchistes avait déjà popularisé l'expression « *jobs à la con* » dont on sait qu'ils sont devenus une norme économique dans un univers capitaliste qui n'a plus rien à envier à la bureaucratie soviétique d'antan.

Pourtant, en octobre 2015, dans un entretien à *Rue 89*, David Graeber explique qu'en Russie même, « *il y a eu, entre*

1994 et 2004, une augmentation de 25% du nombre de fonctionnaires, alors même que l'économie se privatisait ! Il y a plus de bureaucrates en Russie aujourd'hui que sous le communisme soviétique ». Rien à ajouter, notre monde marche vraiment et gravement sur la tête. On peut revoir avec grand plaisir *Les temps modernes* de Charlie Chaplin ou *Brazil* de Terry Gilliam, mais la réalité dépasse aujourd'hui la fiction, sur fond de management abrutissant enseigné à des hordes de clients-étudiants qui, par leur incapacité de combattre la machine infernale ou le « *Grand Système* » évoqué par l'anthropologue Georges Balandier ne se distinguent même plus des robots qui vont bientôt leur succéder.

D'une société bureaucratique à une société robotique engendrée par l'automatisation des outils et des êtres, il n'y a qu'un pas : un pas de plus vers le précipice. Pour le philosophe Bernard Stiegler, la mort aujourd'hui évidente de l'emploi exige de notre part de repenser de fond en comble le travail de demain. Et de revoir, comme il l'écrit dans *L'emploi est mort, vive le travail* (2015), l'idéologie du management, celui-ci étant désormais inadapté et destructeur : « *Le management tel qu'on l'enseigne dans les écoles et tel qu'on l'applique ensuite pour faire travailler ensemble des êtres humains, conduit à la 'démotivation généralisée' – en particulier quand on met en œuvre des techniques de 'motivation du personnel', généralement parce que l'on s'aperçoit que cette motivation ne vas pas du tout de soi... Pour ma part, je n'ai jamais étudié aucune de ces techniques managériales de motivation qui servent en réalité à dissimuler par des artefacts le caractère profondément ennuyeux et souvent infantilisant d'un emploi qui n'a plus rien à voir avec le travail – y compris, de nos jours, pour les cadres supérieurs et le 'top management'.* ».

L'économie contributive, qu'appelle de ses vœux le philosophe Bernard Stiegler, s'avère propice à l'ébauche d'une société du partage. Le territoire oui, le terroir non ; le local oui, le localisme non ; l'interculturalité oui, l'identité non. Cette économie est à visage humain ou n'est pas. Aux antipodes d'une économie qui défend la vente d'avions de guerre à des Etats peuplés d'illuminés milliardaires sous prétexte de défendre et sauver – nous dit-on – de précieux emplois. C'est « l'après-emploi » que nos gouvernements devraient penser et prévoir et non pas nous rabâcher un discours convenu et vide sur cette

imposture qu'est ledit « sauvetage des emplois dans notre pays » à l'heure des robots et de l'automatisation généralisée.

D'une part, *L'emploi est mort, vive le travail!* (2015), est le titre-programme d'un modeste livre d'entretiens avec Bernard Stiegler. En effet, les emplois se raréfient au risque de disparaître prochainement tandis que nos contemporains n'ont jamais autant travaillé... Car si le travail est (ou devrait être) la vie, l'emploi – et le salariat qui engendre la dépendance et l'exploitation – réfère directement à la mort, à l'ennui, à la routine, bref à la survie. On dit bien le « travail alimentaire », rien n'est plus clair. Si la formule est un brin manichéenne, on peut avancer que l'emploi est inutile alors que le travail est utile. D'autre part, la décroissance, si chère à Serge Latouche, remettra le travail – celui qu'on réalise avec passion et pas uniquement pour gagner sa vie – sur l'établi, avec une bonne dose de vie voire une belle note d'hédonisme en guise de peine non-salariale. Le travail n'est pas que dur labeur, contrairement à l'idée ancrée par les fondamentales et historiques luttes syndicales, il est aussi source de libération et d'épanouissement. Sauf qu'il reste beaucoup de bon « boulot » à abattre pour rendre cela plus réel qu'imaginaire.

Après l'effort, le réconfort, et le moment est aussi venu d'aller grappiller des solutions alternatives ailleurs.

Une autre voie pour tous : l'agroécologie

Avec l'agroécologie on ne peut non seulement nourrir les gens mais également régler définitivement le problème de la faim dans le monde. C'est Pierre Rabhi qui le dit, lui qui a consacré sa vie à la défense de la terre et à la promotion d'une agriculture à échelle humaine, le parolier de la nature qui invite ses contemporains à élargir leur champ de vision plutôt que leur parcelle de terrain, l'humaniste algéro-ardéchois qui appelle tous les habitants de notre petite planète verte en danger à l'élévation de la conscience. Voilà un beau pari pour bâtir un autre monde.

Même si, pour ce faire, l'élévation doit atteindre davantage nos concitoyens, à commencer par nos dirigeants et autres

décideurs aux idéaux libéraux et utilitaristes trop courts mais très dévastateurs.

Dans un passionnant documentaire sur le parcours et l'œuvre de Pierre Rabhi, réalisé par Chris Reynaud en 2013, le sympathique nomade-écologiste, aujourd'hui âgé de 77 ans, et toujours doté d'un grand sens de l'humour, puise dans le passé de sa contrée natale pour raconter l'une de ses histoires aux grandes vertus dont lui seul possède le secret : il y avait un Américain qui se promenait sur la plage. Il voit un modeste pêcheur avec sa barque qui faisait sécher ses filets et était en train de se reposer. L'homme d'affaires américain dit au pêcheur : c'est dommage, vos filets sèchent déjà, vous pourriez encore travailler. Et après ? lui répond le pêcheur. Ben, après, je vois que vous avez une toute petite barque, vous pourriez en posséder une plus grande. Et après ? rétorque à nouveau le pêcheur. Ben, après, vous pourrez acquérir un bateau encore plus grand, puis embaucher des gens, créer des emplois, etc. Et après ? poursuit le pêcheur. Et ben après, vous pourrez vous reposer. C'est ce que je suis en train de faire, lui répond le pêcheur.

Eloge de la simplicité, de la lenteur, du bon sens, du bien-être et du mieux-vivre ensemble. On en attendait pas moins de Pierre Rabhi, apôtre gandhien de notre nouveau millénaire de la simplicité volontaire et de la joie de vivre, autrement dit de ce qu'il appelle joliment « *la sobriété heureuse* », concept et titre d'un ses derniers opus vite devenu un bestseller. Belle parabole que cette voix pécheresse dans notre monde asservi par la course à l'argent et à la gloire. Morale alternative de cette brève histoire de joyeux pêcheur qu'on devrait enseigner dans toutes les écoles de commerce et de management : ce que vous ne ferez pas maintenant vous ne le ferez pas plus tard. Alors pourquoi hésiter, attendre ou reporter ? Brisez les chaînes de l'économisme prédateur et de la servitude volontaire, vivez votre vie, ici et maintenant !

Il y a urgence, et même péril en la demeure, car pendant que vous trimez comme des malades, et perdez votre vie à la gagner, les petits et surtout les grands patrons – à commencer par les emblématiques multinationales Nike, Apple, Coca-Cola

ou Benetton – s’apprêtent à vous guérir en vous manipulant, en vous trompant, bref en récupérant sans vergogne, en s’appropriant les slogans alternatifs en vogue : *just do it*, *connect your life*, vous vendent de la fausse liberté et de fausses couleurs d’un monde qu’ils contribuent à rendre tous les jours un peu plus gris. Les charlatans sont de sortie, leurs remèdes miracles ne servent qu’à repousser l’heure de la libération : le Mahatma ou le Che servent depuis des décennies à refourguer des boissons gazeuses, des matelas zen ou des stages de yoga... Nul doute que la liberté tout court passe avant tout par une libération intérieure, capable de nous débarrasser des scories et autres artifices qui encombrant nos consciences. Entre délibérations mutuelles et libations cultuelles, il existe certainement des libérations qui relèvent de l’illumination, qu’elle soit divine ou profane.

A l’autre bout du monde, dans la campagne vietnamienne, des familles mettent également en pratique, à leur manière, d’autres modes de vie. Ainsi, dans le documentaire de Vu Van Cong, *Nécessité fait loi* (2012), la caméra suit le parcours d’une famille de paysans locaux qui a fait le pari de l’autosuffisance et du maintien de leurs traditions et lien avec la terre, grâce à l’ingéniosité, au troc et à la solidarité villageoise. Ces foyers ruraux constituent habilement de véritables foyers de résistance à la mondialisation libérale et démontrent que bien vivre simplement, comme le répétait Gandhi, pouvait permettre aux êtres humains de simplement bien vivre. Un choix de vie judicieux et durable, propice au partage et à l’échange plutôt qu’à la compétition et à la concurrence, mais qui exige courage et abnégation. Un autre documentaire, *Des solutions locales pour un désordre global* (2010), signé Coline Serreau, traitait déjà du même sujet, mais appliqué au cas de la France, car les problèmes du mal-développement sont finalement partout identiques.

La croissance est le problème pas la solution. Tant que le modèle économique dominant et la croyance dans la croissance se perpétuent, et que les politiques dites de gouvernement, de droite comme de gauche, communient dans ce rite désuet en l’honneur du capitalisme, je ne vois pas en quoi mettre régulièrement un bulletin dans l’urne puisse modifier la donne

et encore moins proposer une réelle alternative. Si rien ne change, c'est-à-dire si le modèle n'est pas détruit pour être remplacé par autre chose, l'urne électorale ne sera jamais rien d'autre qu'une urne funéraire, à laquelle les derniers démocrates un peu trop naïfs voueront un culte lorsque les nouveaux fascismes, presses de violer ce qu'il reste de la république, arriveront au pouvoir. Un sursaut n'est jamais trop tard mais, c'est bien connu, les résistants ne se mettent souvent en marche qu'à l'issue des batailles décisives. D'où l'ampleur des catastrophes que nos sociétés, si elles avaient été plus avisées et plus téméraires, auraient pu parfois éviter aux habitants.

Autour de la figure emblématique de Pierre Rabhi, les réseaux Colibris, la revue *Kaizen* et l'équipe du film *Demain*, entre autres acteurs du changement, un autre monde se met doucement mais sûrement en place. Il importe de ré-enchanter un monde mal en point et refonder un art de vivre autour de l'être et non plus de l'avoir. Un bel objectif, une tâche immense.

Pierre Rabhi résume ainsi les buts à viser : la richesse de la pauvreté plutôt que la misère des bas-fonds ; l'autolimitation volontaire, individuelle et collective ; le devoir de renouer avec la nature, sous forme de recours plutôt que de retour ; promouvoir l'agroécologie, la relocalisation de l'économie et l'humanisme en général ; miser sur la sagesse, la simplicité, la sobriété (les « 3 S ») ; l'impératif de la féminisation de la société ; les pédagogies alternatives de l'altruisme, de l'être et du bonheur ; l'indignation nécessaire et les résistances souhaitables. Concrètement, il ne s'agit en aucun cas de casser pour casser mais, s'il le faut, de casser pour reconstruire.

On l'a vu, en restant sur place, on peut voyager beaucoup, si notre tête fourmille d'idées révolutionnaires et de projets novateurs. Mais la mobilité aussi possède son esprit de révolte.

Migrations économiques et nomades digitaux

Des derniers vrais nomades isolés aux récents *hipsters* transformés en nomades digitaux de l'ère du numérique, le voyage prend des formes de plus en plus étranges. Et que dire des bobos parisiens ou californiens qui croisent sur les chemins

des Balkans, de Damas ou même de Saint-Jacques de Compostelle, des réfugiés par milliers, nouveaux exclus de la tornade des guerres et du climat dans un monde du dérèglement global ?

A mes yeux, le voyage n'est pas une fuite mais le fruit d'une envie, d'un désir ou d'un rêve. Mon idée n'est pas de fuir le monde mais de partir à sa découverte. Par contre, le réfugié, lui, fuit le présent car il cherche à survivre, traqué au quotidien et menacé sans arrêt. Fuyard obligé, le réfugié survit comme il peut tandis que le voyageur volontaire décide de son plein gré de partir sur les routes car il vit. C'est très différent.

Le concept de « *lifestyle migration* », qui concerne les migrants volontaires et souvent temporaires, une sorte de touristes de notre nouvelle ère en quête d'une vie meilleure, dans les grandes métropoles dynamiques ou sous le calme des tropiques, est en plein essor. On parle désormais de « bureaux tropicaux » – en fait dans des cafés en vogue ou au bord des piscines – pour ces travailleurs nomades dont le profil-type relève plus du jeune *hipster* blanc (avec son short branché) que de l'expatrié traditionnel (en col blanc) et encore moins du travailleur immigré (en col bleu) !

Désormais, le monde appartient à ceux qui s'affichent « cool ». Au XXI^e siècle, les tristes tropiques du siècle précédent ont tendance à devenir joyeux. Pour certains opportunistes, chanceux, nantis ou malins, en tout cas. Ainsi, le short à fleur, enveloppant des cuisses chauffées par un ordinateur portable dernier cri connecté en permanence sur le vaste monde, détrône largement le col blanc qui ne doit sa survie qu'à son pouvoir d'achat lié à son passé entrepreneurial, et il déboulonne aussi définitivement le col bleu de son piédestal d'autrefois, lui qui voit l'emploi inexorablement se réduire comme ailleurs fondent les glaciers millénaires. Le vieux monde a vécu et personne – en tout cas pas moi – ne viendra à le regretter. Pour autant, le futur n'augure rien de très clair...

Petit rappel très personnel : le mot *hipster* actuel, même si le terme renvoie historiquement à l'univers du jazz et au monde de Kerouac, est plutôt un terme fourre-tout qui désigne le nouveau *bobo* (bourgeois-bohème) de la génération Apple et

Facebook. C'est un contestataire « Canada Dry », car s'il porte la même chemise que Bruce Springsteen voire que Woody Guthrie, il n'en a pas la trempe. Ce *bobo*-là n'a rien du *bobo* de jadis. Il conteste uniquement ce qui le dérange, il a une haute estime de soi, c'est d'ailleurs son ego qui voyage le plus, et ce qui l'arrange est d'abord ce qui directement le sert. L'altruisme qu'il s'attache à démontrer n'est que le reflet de son égoïsme. En ce sens, la communauté des *hipsters* se retrouve autour d'intérêts particuliers qui ne parlent qu'à eux-mêmes et entre eux. Une plateforme de partage entre égocentriques, un milliard d'amis qui foncent dans le mur du numérique... Globalement, il brasse beaucoup de vent, et s'il s'affiche moins conservateur qu'il n'est en réalité, il est l'enfant parfait de la société de consommation autrefois combattue (ou non) par ses grands-parents hippies voir ses parents punks... On l'aura compris, le brave *hipster* est globalement un petit soldat ultralibéral au service du capitalisme numérique que Google ou d'autres auront vite fait d'instrumentaliser s'il déroge de la bonne voie... Une fois ces choses dites, il existe aussi des *hipsters* alternatifs, mais ils doivent sans doute s'appeler autrement !

Si je m'exprime ainsi c'est aussi parce que j'habite régulièrement à Bali, une île qui a vu débarquer un nombre important de ces *hipsters* et autres nomades travailleurs, en quête de tropiques et de soleil susceptibles de faire « *office* » de bureaux mobile exotiques. Le travail relevant suffisamment de l'enfer pour certains, il n'est guère étonnant de leur part de considérer que d'aller bosser au paradis c'est déjà passer avec succès l'épreuve du purgatoire au cours même de l'existence terrestre. Un plaisir précisément terrestre qu'on ne se refuse pas, surtout si les nymphes autochtones et le coût de la vie s'avèrent également paradisiaques. C'est un peu court comme raisonnement mais beaucoup de *job-trotters* en partage l'idée, avant de passer aux actes : bosser et s'installer au soleil. Au menu de leur périple immobile : buller souvent, bûcher toujours, trébucher parfois. La vraie vie autrement dit.

A Ubud, à Bali, notre nomade digital type se lève en fin de matinée, allumant son Macbook avant la machine à café, un réflexe. Il entame ensuite la tournée des cafés internet et autres

clubs de « *co-working* » à la mode – comme par exemple Tribewanted à Bali – où lové dans son fauteuil il a l'impression que le monde est à ses pieds avec un sentiment de toute-puissance jouissive. L'écran de nos jours permet d'avoir ce cran. Entre deux rendez-vous sur Skype, le *hipster*, forcément dynamique, scrute la rizière qui lui ouvre l'horizon, boit son jus de fruits bio et observe les macaques qui s'ébattent deux mètres devant lui. Essayez de faire la même chose à Manhattan ou même au Quartier latin à Paris ? De quoi vous motiver à préparer vos valises...

D'autant plus qu'à Ubud – comme à Chiang Mai, à Siem Reap, etc. – on se loge et on mange bien et pas cher, qu'on part au « boulot » après avoir fait du surf et qu'au retour du sympathique « travail collaboratif » (sur le papier du moins !) on s'adonne à une séance bienfaisante de yoga avant d'aller assister à un concert et de finir en boîte. Evidemment, toute cette vie très animée cultive l'entre-soi au moins autant qu'à New York ou à Paris, et les autochtones ne font qu'intégrer le décor exotique, tellement utile et agréable, rentable même. En Asie du Sud-Est, les paillettes restent (encore) accessibles et les rêves pensables sinon possibles. Ce n'est plus tellement le cas dans les grandes métropoles occidentales, avec leur vie chère et leur déprime contagieuse...

Ce mode de travail fascine la jeunesse occidentalisée car l'illusion d'une totale liberté règne dans son esprit de même que la possibilité assez improbable qu'on pourra ramasser des sous sans s'harasser... Prospérer tranquillement allongé à l'ombre des cocotiers c'est un peu le rêve américain d'aujourd'hui. Rarissime mais réalisable. Et puisque la vraie vie est ailleurs depuis Rimbaud et que l'espoir fait vivre depuis des lustres, rien n'est plus logique que d'assister à cette ruée vers l'Orient où le capitalisme numérique a de beaux jours devant lui.

Migrations d'agrément et désagréments de migrants

Si les migrations du Sud vers le Nord, plus forcées que voulues, sont en vogue et largement dominées par des migrants dits économiques et des réfugiés politiques en quête de terre

d'asile à défaut de terre promise, les migrations du Nord vers le Sud, moins débattues dans les médias, sont également en forte hausse, mais pour des raisons évidemment tout autres.

En raison de l'austérité économique, de l'épuisement démocratique, de l'insécurité financière, bref du déclin global annoncé d'un Occident désorienté, c'est à nouveau l'appel du large qui sonne aux oreilles des Européens déprimés : vers le Far East et le Far West. Une histoire et des images qui repassent en boucle. Sauf que les nouveaux cow-boys, s'ils sont parfois encore des hors-la-loi (évadés fiscaux, truands en cavale, etc.), sont avant tout des hordes de retraités et de chômeurs. Deux catégories sociales dont l'Europe possède des excédents de stock. Soucieux d'opérer une drastique cure de jouvence, le vieux continent veut remonter la pente, reprendre du poids tout en perdant de l'âge, et pour cela il est prêt à vendre aux plus offrants une bonne part de soi-même.

Certes, retraités et chômeurs, ne vont pas forcément aux mêmes endroits, mais ils se croisent sur la route, sur le chemin de leur rédemption respective, dans un bureau ou sur une plage. Les pays émergents sont aussi des pays-asiles. Réceptacles de nos seniors, de nos chômeurs, de nos oubliés et frustrés de la modernité triomphante.

Ces chômeurs et autres « sans » déambulent le long d'un chemin de croix si doux, si loin de celui qui mène à Damas. Un chemin escarpé et semé d'embûches sur lequel Pôle Emploi ne marche guère sur les traces de Saint Paul, en ces temps maudits où il est plus facile de se convertir en faveur d'un nouveau dieu que de retrouver à nouveau du boulot. Les jeunes radicalisés qui aujourd'hui vont en Syrie se sont aussi convertis mais au pire. Quand à nos actuels « chercheurs d'emplois » – il y a peu, ils étaient encore des « demandeurs d'emplois », la lutte contre l'assistanat et par ricochet contre l'Etat-providence est aussi passée par là – ils sont au bout de cette route sans fin des « *chercheurs d'absolu* », à l'instar d'un Théodore Monod, le meilleur d'entre eux, infatigable arpenteur des déserts du monde toujours en quête spirituelle du « *nouvel homme* » capable de nous redonner envie d'habiter notre Terre à tous.

Si, en montant dans l'avion, le chômeur peut soudain muer en *job-trotter* voire en *hipster* branché, le retraité, lui, doit opter pour d'autres choix, plus sédentaires, même au bout de la planète. L'Asie orientale sera demain la maison de retraite des Australiens et des Européens âgés, tout comme l'Amérique latine sera la maison de repos des vieux et des guerriers nord-américains. Une situation aussi peu éthique que durable. Simplement conjoncturelle sur un strict point économique. Une bombe à retardement pour des Suds qui, à l'exception des affairistes compromis, ne voient dans cet hypocrite « *lifestyle migration* » qu'une nouvelle et énième forme de colonisation. Une ingérence monnayée, effectuée en short et avec des varices, où les colons ne s'installent pas pour bouter les autochtones hors du territoire mais pour buller sous le soleil des autochtones à leur service. Si l'Asie a le vent en poupe, le reste du monde n'est pas en reste. Ainsi, pour ne prendre que deux exemples, ce que le Maroc est depuis quelques décennies à ce sujet pour de nombreux Français (et Européens), Cuba est en train de le devenir à vitesse grand V pour les Canadiens (et Nord-Américains). Pour le meilleur et surtout pour le pire.

Pour revenir un instant en Asie, il y a ensuite les migrations « internes », comme à Papua, province est-indonésienne fortement colonisée par des Javanais notamment ; ou encore ces provinces occidentales de l'immense Chine, peuplées de Tibétains et d'Ouighours, sociétés oubliées ou exotiques mais ethnocidées à petit feu, et au fil du temps qui passe et qui les dessert tragiquement. Le Tibet, nouveau parc touristique et colonie de peuplement Han, voit ses derniers rêves d'indépendance s'envoler. Non seulement aucun Etat ne voudrait – à l'exception de l'Inde, plutôt courageuse sur ce dossier géopolitique – se mettre à dos le régime autoritaire chinois (au moment où celui-ci renoue doucement mais sûrement avec la Russie sous la botte de Poutine) et surtout le gigantesque marché économique chinois. Par exemple, en septembre 2015, Lhassa a fêté en grande pompe chinoise l'autonomie de cette région qui n'est autonome que sur le papier et sur les cartes distribuées par le régime de Pékin...

L'Asie centrale est la porte à côté du Tibet et dans cet espace c'est la Russie qui, à nouveau, occupe le rôle du grand frère. Dans l'Azerbaïdjan d'Aliev et dans le Kazakhstan de Nazerbaïev, les dictatures au pouvoir regorgent de ressources naturelles qui pourtant ne légitiment en rien les liaisons dangereuses entretenues entre ces totalitarismes rentables et les démocraties occidentales en mal de ressources et de vertus. De Sarkozy à Hollande, la France renie volontiers ses principes pour la signature de quelques gros contrats. Que ne ferait-on pas non plus pour décrocher quelques emplois minables ? Minables car obtenus sur le dos des peuples locaux, de la liberté d'expression, de la transgression de toute éthique si fièrement affichée pourtant.

L'argent n'a pas d'odeur, sinon celle du pétrole, ni de couleur, sinon celle du papier peint des cellules dans lesquelles croupissent les innombrables prisonniers politiques kazhaks, azéris, tibétains ou autres. Les politiques occidentales sont également responsables, rien ne sert à le nier, des secousses politiques et religieuses dramatiques qui mettent à feu et à sang tout le Moyen-Orient et une bonne partie de l'Afrique.

Alors si certains migrants s'échinent sur des barques en Méditerranée et marchent sur la route des Balkans en route vers l'Allemagne, nouvel Eldorado, d'autres quittent l'Europe des riches, sans le sou ou le coffre plein, vers d'autres cieux plus cléments, redoutant les tempêtes à venir. On vient de le voir. On ne peut se résoudre à cette équation des flux car elle n'est guère tenable dans le temps, et encore moins sur un plan éthique. Mais l'éthique – et plus largement l'humanisme – intéresse-t-elle encore ceux qui nous gouvernent ?

Les repères politiques sont plus que jamais brouillés... à l'heure où la chancelière allemande, conservatrice dans l'âme, devient bien malgré elle, une figure montante de l'esprit de tolérance, avec sa politique d'accueil affichée en faveur des réfugiés ? Le clivage gauche-droite a depuis longtemps volé en éclats mais pourtant... des valeurs demeurent, et celles du progrès ne sont pas forcément celle du repli, du mépris, du capital et du conservatisme. Il faudra repenser la démocratie à l'aune des nouveaux mondes en gestation, avec leurs crises

propres, leurs violences radicales, leurs paradigmes inédits... Mi-septembre, dans la presse allemande, l'économiste nord-américain Joseph Stiglitz vole étonnement au secours d'Angela Merkel et juge que les réfugiés *pourraient* « éviter à l'Allemagne de devenir un deuxième Japon ». Autrement dit, une voix de la raison contre tous les braillards qui brandissent ledit mais si populaire fléau de « l'invasion des nouveau barbares », à commencer dans notre Hexagone ténébreux par les deux blondes nationales du clan Le Pen qui ne représentent rien d'autre que le déshonneur de la France issue des Lumières à la face du monde.

Sur la question épineuse des migrants/réfugiés, on constate aujourd'hui au moins trois clivages des plus problématiques auxquels il importe de trouver une issue humaine et apaisée par nos dirigeants européens en place, pour éviter demain une escalade dans la haine et l'horreur :

- Réfugiés riches et réfugiés pauvres, réfugiés chrétiens et réfugiés musulmans, réfugiés blancs et réfugiés noirs ;
- Bons et mauvais migrants : réfugiés politiques et de guerre d'un côté, et migrants économiques de l'autre ;
- Europe ouverte (ouest) & Europe fermée (est) réhabilitant d'anciens clivages qu'on croyait définitivement jetés dans les oubliettes de l'histoire de la guerre froide...

En, décembre 1929, dans une lettre rédigée en prison à l'intention de son frère Carlo, Antonio Gramsci écrit sa fameuse phrase mille fois reprise : « *Il faut allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté* » (*Cahiers de prison*, 1978-92). Cette citation est plus que jamais d'actualité et doit parler à nos gouvernements si toutefois ils se considèrent encore un peu démocratiques. Car nos démocraties, ou ce qu'il en reste, ont le dos au mur si l'on peut dire : nouveau Rideau de Fer ou énième mur de la honte ? Le futur n'est jamais écrit. L'avenir peut et doit être construit par autre chose que des briques et des barbelés.

Antonio Gramsci a également analysé la crise de la fin des années 1920 résumée par cette phrase qui résonne encore de

nos jours à nos oreilles, trop fatiguées par entendre ce qui n'est jamais écouté ni repris par les voix officielles : « *La crise consiste justement dans le fait que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître : pendant cet interrègne on observe les phénomènes morbides les plus variés* ». Faudra-t-il attendre d'être en prison, à notre tour, pour que de nouvelles voix se fassent entendre par-delà les murs et les barreaux ?

En attendant, entre deux vagues d'attentats islamistes et d'afflux de réfugiés désemparés, la vie continue, tant bien que mal. Au risque de tout amalgamer. Une fois retombée l'émotion suscitée par le drame des migrants, les Européens – y compris ceux de l'ouest plus « ouverts » – reviennent à la sévère *Realpolitik*, comme le synthétise le titre en une du journal *Le Monde* daté du 14 septembre 2015 : « *Europe, le principe de libre circulation cède face à l'afflux de réfugiés* ». La Hongrie criminalise les réfugiés, l'Allemagne rétablit le contrôle des frontières, la France freine autant qu'elle peut, etc. Tout le second semestre 2015, les attentats terroristes ne faisant qu'aggraver la situation, a vu les discours et les actes politiques se détériorer, se refermer, se durcir contre tous les réfugiés abandonnés à leur mauvais sort.

Si l'atmosphère du monde est électrique, l'énergie durable salvatrice se fait désirer, ce sur tous les plans, malgré l'urgence. Le climat ne va pas s'arranger, surtout qu'après ces milliers de réfugiés ayant fui des pays en guerre, il y aura bientôt 250 millions de réfugiés climatiques qui seront jetés sur les routes en 2050 : qui, en Occident ou ailleurs, sans démagogie, sera demain prêt pour gérer une telle situation ? Dieu n'existe pas sinon il aura déjà trouvé « la » solution au problème des migrants ! Au cœur d'une Europe démoralisée, et assiégée pour les plus anxieux, le seuil de solidarité a hélas été atteint.

Depuis l'automne 2015, les vagues d'attentats de Paris et d'ailleurs ne contribuent qu'à rendre le destin des milliers d'exilés et de réfugiés encore plus précaire et incertain. L'avenir de l'Europe dépend pourtant de sa capacité à s'ouvrir, à s'élargir, à se montrer digne de son mode de vie et de son esprit libre...

Vers des lendemains déchanteurs

Drôle de musique du monde. Les lendemains ne font plus chanter et c'est désormais du ciel, par l'intermédiaire de ses prophètes de malheur et encombré de dieux macabres et de vierges salaces, dont on espère l'illusoire rachat des humains et le salut sur terre. Mais d'autres dieux restent heureusement plus cléments. John Holloway, dans son essai *Changer le monde sans prendre le pouvoir* (2007), invite nos contemporains endormis à retrouver « *le sens de la révolution aujourd'hui* », ce qui était déjà l'objectif du fameux Jardin d'Epicure d'autrefois.

Dans ce livre, John Holloway mène une analyse théorique et politique de ce que portent les mouvements sociaux depuis le milieu des années 1990, impulsés notamment par la révolte zapatiste en 1994. Il montre que ces mouvements luttent pour un changement radical, mais dans des termes qui n'ont rien à voir avec la radicalité des luttes antérieures qui visaient la prise du pouvoir d'Etat. L'auteur s'interroge sur la manière de reformuler notre compréhension de la révolution en tant que lutte contre le pouvoir et non pas pour le pouvoir. Après un siècle de tentatives manquées visant à mener des changements radicaux, le concept de révolution est entré en crise... dont la fin ou la résolution ne semble guère s'annoncer. C'est toutefois par le bas, le détour, et les petits gestes du quotidien que nous parviendrons, pas à pas, à transformer l'ordre du monde.

Maintenir le cap et ne rien lâcher. « *L'honnêteté ne vit pas à genoux, prête à ronger l'os qu'on daigne lui jeter. Elle est fière par excellence. Je ne sais si je suis honnête ou non, mais je dois t'avouer qu'il m'est insupportable de supplier les riches de m'accorder, au nom de Dieu, les miettes de tout ce qu'ils nous ont volé* », écrit Ricardo Flores Magon, théoricien majeur de la révolution mexicaine, il y a un siècle environ.

Durant le temps de ladite « belle époque » européenne, Ricardo Flores Magon fut un ardent combattant pour la liberté de pensée et le droit à la terre pour tous les Mexicains. Il s'évertuait à expliquer que s'il lui arrivait de violer des lois, c'était parce que ce droit-là et cette loi des puissants n'avaient rien à voir avec la justice du peuple. De nos jours, le

mouvement zapatiste cher au sous-commandant Marcos et les insurgés de la Commune d'Oaxaca sont les héritiers directs de ses idées et actions libertaires.

Décentrer notre regard, et voir autrement

Au fil des derniers siècles, l'ethnocentrisme européen puis occidental n'a cessé de cimenter une pensée unique à défaut de s'avérer être universelle. Voici seulement deux exemples, que tout sépare, pris parmi des milliers : le mythe des « grandes découvertes » et le baiser sur la bouche !

Dans son excellent essai *L'Histoire à parts égales* (2011), Romain Bertrand revient sur la rencontre Orient-Occident, bousculant utilement quelques tabous trop longtemps assenés comme des vérités ancrées dans les récits d'une histoire officielle, tronquée et parcellaire : « *Au moment de l'arrivée des Hollandais en Insulinde, en 1596, les hommes de lettres et de pouvoir d'Aceb et de Banten conversaient depuis longtemps déjà avec leurs homologues de la péninsule arabique, de l'Empire ottoman, de la Chine impériale, de l'Inde moghole et du monde persan : comment croire que, du jour au lendemain, leur pensée n'eut plus pour point de mire que l'Europe ?* ». C'est que, hier surtout mais parfois encore de nos jours, les Occidentaux prennent leurs fantasmes – et leurs rêves de grandeur nourris par un sentiment de supériorité qui confère au racisme – pour des réalités... oubliant de scruter le réel qui les entoure dans sa juste mesure. Dès la fin du XVI^e siècle, les récits d'exploration de la part d'Occidentaux en mal de conquête focalisaient leur propos sur l'expansion européenne, occultant – dans le cas de Java par exemple – ce que Romain Bertrand appelle « *l'histoire d'une indifférence insulindienne à l'égard de l'Europe* ». Et l'historien, puisant dans le riche panel des littératures asiatiques, de démontrer magistralement, tout au long de son ouvrage, « *que Java ne fut pas la récipiendaire passive de la modernité européenne, mais qu'elle abritait les possibles d'une autre Histoire* ». L'histoire globale n'est pas universelle mais connectée, lire également – pour aller de l'Inde au Mexique – les travaux fondamentaux de Sanjay Subrahmanyam et de Serge

Gruzinski, cette Histoire reliée ne concerne pas un seul monde mais tous les mondes en présence et interconnectés.

Autre exemple, certes plus prosaïque, la pratique du baiser. En août 2015, dans les colonnes du *Monde*, plus exactement sur le blog « Passeur des sciences », Pierre Barthélémy s'interroge sur « le baiser est-il universel ? » ; il cite une étude de 2013 qui n'hésite pas à affirmer que le baiser serait un comportement quasi universel, « *partagé par 90% des cultures* », à croire que les auteurs de ce travail un rien biaisé sur le baiser ne sont pas sortis des frontières d'un Occident triomphateur ! Un autre son de cloche est heureusement donné par deux chercheurs américains, dans un article paru le 6 juillet 2015 dans la revue *American Anthropologist*, où le bisou apparaît nettement moins partagé. Ces deux anthropologues, suite à une enquête plus approfondie, en arrivent à soupçonner « *l'ethnocentrisme occidental d'avoir promu l'idée fautive selon laquelle le baiser est quasiment universel* ». En effet, c'est le moins qu'on puisse dire !

Si l'anthropologie n'est pas un sport dangereux, comme l'a humoristiquement démontré Nigel Barley, elle sert aussi parfois à résoudre des malentendus voire à faire taire quelques énormités ou clichés culturels. Pour ma part, passant la moitié de l'année en Asie du Sud-Est, et cela malgré l'occidentalisation à marche forcée de nombreuses sociétés locales, je constate quotidiennement l'absence du « baiser sur les lèvres », dans ces contrées décidemment exotiques, ou ce type de bisou amoureux reste souvent assimilé à l'acte sexuel proprement dit, et par conséquent réservé à la plus grande intimité...

De l'ethnologie appliquée à l'écologie humaine

La fabrication de nouveaux réfugiés est quotidiennement à l'œuvre dans un monde où la mondialisation libérale est le modèle dominant et où sévit l'impunité chronique envers les affairistes les plus puissants. A l'est de la Papouasie indonésienne, les habitants de la petite île de Waigeo affrontent une crise identitaire qui menace d'anéantir ce qui subsiste de leur culture : jadis les missionnaires protestants avaient déjà tenté d'éradiquer leurs solides croyances animistes et il ne reste

aujourd'hui plus qu'une poignée de magiciens autochtones aux dons et pouvoirs pourtant réputés dans toute la sous-région. Une autre menace, autrement plus grave, concerne l'exploitation des ressources marines et forestières – et du saccage d'un site hautement sacré pour les locaux – qui poussera inexorablement la population locale à émigrer sur la côte ou ailleurs.

A côté de ses migrants acculturés par la modernité et contraints de fuir leur propre territoire pillé par des entreprises sans scrupules, une nouvelle catégorie de nomades est en pleine expansion : les réfugiés climatiques. Par exemple, le peuple Takuu, une petite communauté polynésienne résidant sur l'atoll de Nukuta, à l'ouest de la Papouasie Nouvelle-Guinée, est en sursis. La montée du niveau de l'océan les force à partir, à tout quitter, notamment leur culture et leur mode de vie, à laisser derrière eux une île que leurs ancêtres sont venus habiter il y a plus de mille ans. Des exemples de ce genre sont légion et toujours plus nombreux. D'ici 2050, on estime à environ 250 millions de déplacés en raison du changement climatique, surtout dans la région Asie-Pacifique. Pas sûr que la grande conférence internationale (COP21) sur ce sujet crucial, en France à la fin de l'année 2015, parviendra à réellement rassurer pour l'avenir. Mais il faut bien commencer à sensibiliser l'opinion publique (la photo de famille des 150 chefs d'Etat « unis » pour la défense mondiale de l'environnement rassure... symboliquement, mais pas dans les faits) contre les dégâts dus au réchauffement climatique – limiter et taxer les dégâts des entreprises transnationales les plus irresponsables, limiter drastiquement les énergies fossiles et pénaliser les plus grands pollueurs et gaspilleurs de la planète – si l'on souhaite obtenir un véritable résultat dans ce combat de longue haleine.

De la lutte pour l'environnement il faut aussi penser à revoir au plus vite la copie de notre philosophie de vie. Notre société de surabondance, fondée sur la quête de désir et l'envie de toujours posséder plus, n'a fait qu'accroître les besoins insatiables et superficiels de nos contemporains, créant de fait d'éternels êtres insatisfaits.

Un constat qui accable autant les riches que les pauvres, les nords comme les suds, avec des réalités et des conséquences cependant variables. Ainsi, en Indonésie, vaste pays émergent qui aspire pour les plus optimistes conservateurs, à devenir la septième puissance mondiale à l'aune de 2030, les contrastes de la modernité s'ajoutent au creusement des inégalités. Dans ce gigantesque archipel de 240 millions d'habitants, environ 64 million d'Indonésiens utilisent Facebook tandis que 80 millions d'entre eux continuent à vivre sans électricité et 110 millions survivent avec moins de deux dollars US par jour.

Mais ce qui est riche d'enseignement et symptomatique de notre époque, comme le rappelle utilement la journaliste Elizabeth Pisani, dans son essai *Indonesia Etc.* (2014), « *Des centaines de milliers vivent sans électricité avec moins de deux dollars par jour et sont sur Facebook* »... C'est très exactement ce que constate dans le village pauvre et reculé du nord de Bali où je réside une bonne partie de l'année. En Occident, et notamment en France, les riches sont devenus les plus grands consommateurs d'anxiolytiques. Il y a pourtant des millions de personnes qui restent encore fermement persuadés que l'argent fait le bonheur. C'est aussi intrigant de voir ces millions de touristes étrangers qui courent chaque année à Bali en quête de bien-être, pour se ressourcer voire méditer. Il est vrai que l'île de Bali est aussi réputée pour abriter l'un des plus faibles taux de maladies cardiaques sur terre.

Avec tous les Occidentaux menacés de déprime qui désormais s'y rendent et s'y installent, la situation risque fort de changer rapidement... Partout, les paradoxes s'amplifient. On recense en 2015 près de 2000 milliardaires en dollars US répartis dans le monde, alors que la faim dans le monde n'est en rien réglée et que de nouvelles poches de misère naissent tous les jours. Toujours à Bali, île indonésienne sacrifiée au tourisme international, l'industrie du voyage brasse des richesses astronomiques sur place, un embryon de classe moyenne autochtone parvient à sortir du lot mais depuis une décennie de forte croissance touristique et financière, les statistiques montrent chaque année une augmentation constante de la grande pauvreté au cœur de la société balinaise. Mais, ici

comme ailleurs, qui s'intéresse à ces démunis invisibles, qui entend ces voix du silence, alors que domine le brouhaha de la mondialisation et tonne le capitalisme le plus sauvage ?

Nul besoin pourtant d'aller au bout du monde pour constater les dysfonctionnements qui défient toute raison. Les absurdités de notre planète qui ne tourne plus vraiment rondement commencent sur le pas de notre porte. Ainsi, dans le *Manifeste pour la Terre et l'humanisme, pour une insurrection des consciences* (2008), Pierre Rabhi rapporte un exemple caractéristique de la folie suicidaire, économique et développementaliste, qui régente notre quotidien. L'anecdote, un accident de la circulation, est véridique, et l'action s'est passée à la fin des années 1980 quelque part dans le centre de la France. Deux camions entrent en collision, le premier transportait des tomates provenant d'Espagne vers la Hollande, le second des tomates de Hollande vers l'Espagne : « Les tomates espagnoles et hollandaises se mélangeaient alors sur le bitume de la route française, otages spectaculaires des dérives des politiques libre-échangistes mises en place depuis le milieu du XXe siècle ».

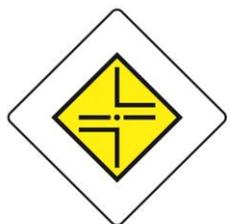
En 2011, dans la région d'Aléria, en Corse, il m'est arrivé d'assister à une scène d'économie-monde tout aussi absurdes. Un modeste épicier, producteur de ses propres clémentines, fustigeait la grande distribution et s'inquiétait de son futur. N'arrivant plus à vendre ses clémentines au juste prix, les consommateurs, également frappés par la fameuse « crise », privilégiant les promotions de la grande surface voisine, l'agriculteur n'avait, selon lui, plus d'autres choix que de faire comme tout le monde : il est donc allé vendre ses clémentines à un grossiste qui les acheminé par bateau puis camion à Rungis en région parisienne, où elles seront mélangées à d'autres clémentines, calibrées, réparties, etc., avant d'être réacheminées vers le rayon fruits-légumes du centre commercial d'Aléria. Au final, la clémentine locale sera vendue moins chère au consommateur et elle aura fait du chemin, pas moins de 2000 kilomètres. En route, elle aura perdu de sa saveur corse, tout en appauvrissant le producteur du coin et en engrossant un peu plus un quelconque lobby industriel de l'agroalimentaire...

L'aberration est autant présente chez notre voisin de palier qu'à l'autre bout du globe. Il importe par conséquent, ce n'est plus un scoop à l'heure de la malbouffe globalisée, de privilégier les circuits courts, les commerces de proximité, les produits issus de l'agriculture biologique et/ou des paysans responsables... et de toujours chercher à savoir d'où proviennent ce qui finit dans nos assiettes.

A force de régir nos modes de vies à l'image du monde de l'entreprise, la place de l'argent et de la finance a remplacé le rôle de l'humain et de la société, celle du profit celui de l'entraide. Ce n'est pas l'humanitaire qui sauvera l'humanité mais l'humanisme. La culture ne sauvera pas seule le monde de sa perte annoncée mais elle pourrait bien lui éviter la pire, à savoir sa disparition...

Surtout, contre l'imposture de la modernité ajoutée à la gabegie de la mondialisation, « *l'insurrection des consciences* » d'un Pierre Rabhi devient salutaire et peut être complétée par l'engagement d'une Vandana Shiva, écologiste, féministe et activiste indienne (qui intervient d'ailleurs dans *The True Cost* et dans *Demain*), et qui opte pour sa part « *pour une désobéissance créatrice* ». Un homme et une femme de bonne volonté qui, parmi d'autres figures, connues ou anonymes, indiquent un autre chemin à prendre, invitent à d'autres formes de voyage.

Automne-hiver 2015



**LA CROISÉE
DES ROUTES**

www.croiseedesroutes.com

Franck Michel est anthropologue et directeur de « La croisée des routes » (www.croiseedesroutes.com). Il partage sa vie entre l'Indonésie et la France. Auteur d'une vingtaine de livres, on peut mentionner ses récents recueils de chroniques qui complètent l'extrait du livre que vous tenez entre vos mains (ou votre écran) : *En route pour Bali* (2013, PUL, Québec), *En route pour la Patagonie* (2015, Livres du monde), *En route pour l'Indonésie* (2016, Gope) et *Cap sur l'Indonésie orientale* (2016, Livres du monde). Dans cette même collection, qu'il dirige chez L'Harmattan (Paris), lire notamment *Au détour des routes* (2015).

Tous les ouvrages de l'auteur

- Tourisme, culture et modernité en pays Toraja, Sulawesi-Sud, Indonésie*, L'Harmattan, 1997.
- Les Toraja d'Indonésie. Aperçu général socio-historique*, L'Harmattan, 2000 (1997).
- L'Indonésie éclatée mais libre. De la dictature à la démocratie*, L'Harmattan, 2000.
- En route pour l'Asie. Le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et les touristes occidentaux*, L'Harmattan, 2001 (1995).
- L'autre sens du voyage*, Paris, Homnisphères, 2003. [épuisé]
- Voyage au bout de la route*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2004. [épuisé]
- Désirs d'Ailleurs*, Québec, PUL, 2004 (2000).
- Autonomadie*, Paris, Homnisphères, 2005. [épuisé]
- Planète Sexe*, Paris, Homnisphères, 2006. [épuisé]
- Voyage au bout du sexe. Trafics et tourisms sexuels en Asie et ailleurs*, Québec, PUL, 2006.
- Routes. Eloge de l'autonomadie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*, Québec, PUL, 2009.
- Voyages pluriels*, Annecy, Livres du monde, 2011.
- La marche du monde*, Annecy, Livres du monde, 2012.
- Eloge du voyage désorganisé*, Annecy, Livres du monde, 2012.
- En route pour Bali*, Québec, PUL, 2013.
- Du voyage et des hommes*, Annecy, Livres du monde, 2013.
- Au détour des routes*, L'Harmattan, 2015.
- En route pour la Patagonie*, Annecy, Livres du monde, 2015.
- En route pour l'Indonésie*, Scientrier, Gope, 2016.
- Le voyage à la croisée des routes*, L'Harmattan, 2016.
- Cap sur l'Indonésie orientale*, Annecy, Livres du monde, 2016.